

Les Loisirs

INSPIRATION
CYRILLUS : UN
STYLE INTEMPOREL
Lire en page 37

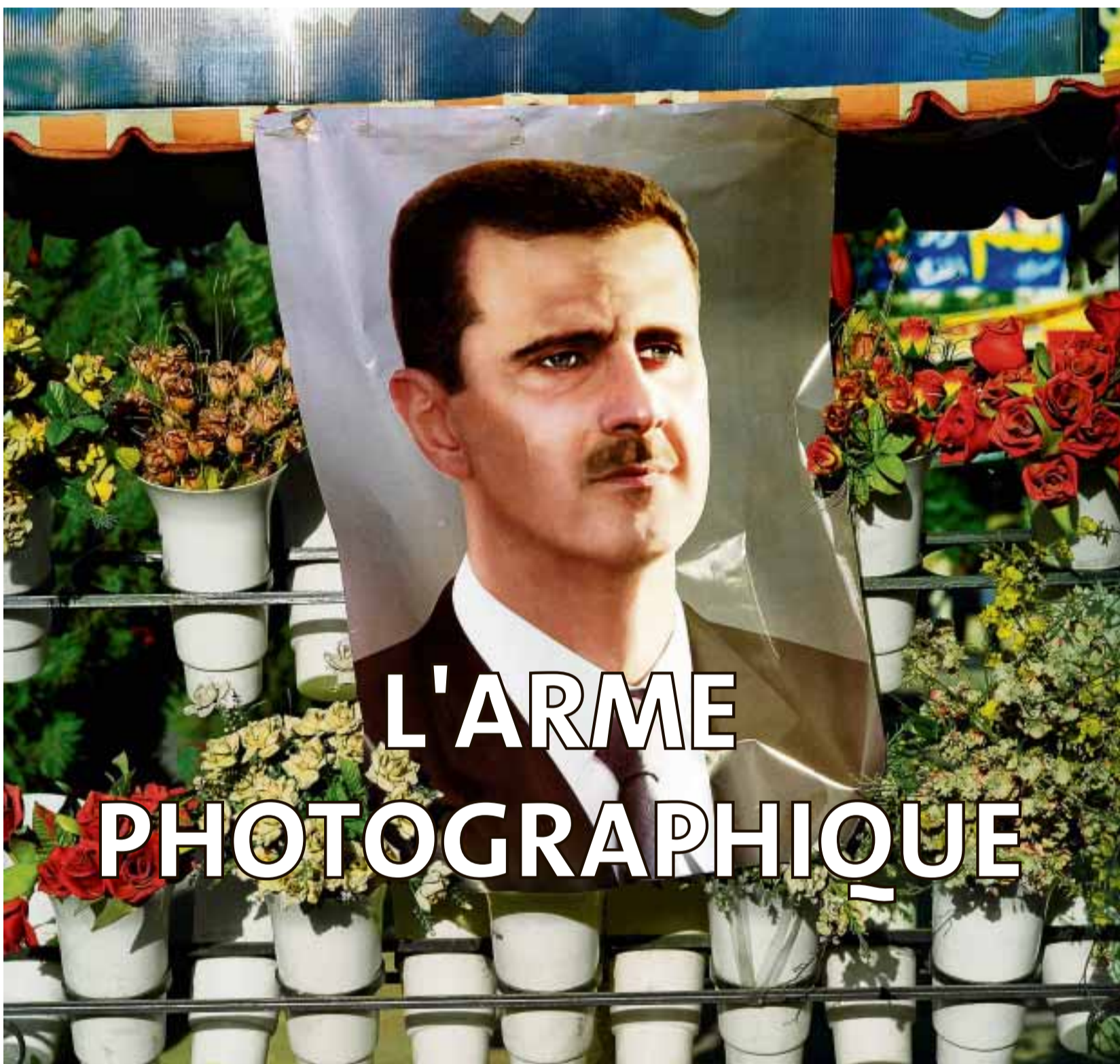


Photo : ©nicolas rignetti

Le CNA, avec l'exposition «Power! Photos! Freedom!», s'attache à la force de l'image, qui fait ou défait un régime politique, dans un monde arabe en pleine évolution.
Lire en page 35

Du sang et des femmes

CINÉMA Zack Snyder remet le péplum 300 sur le métier, avec une touche féminine.

Huit ans après le succès mondial de *300*, Zack Snyder remet les Grecs sur le métier avec *300: Rise of an Empire*, un péplum sanglant et visuellement splendide où les femmes prennent le pouvoir, au premier rang desquelles la Française Eva Green. Le film n'est ni une suite ni un prequel (film chronologiquement antérieur à l'original) mais une histoire parallèle à celle décrite dans *300* (2006).

En effet, pendant que les 300 Spartiates du roi Léonidas se faisaient massacrer à la bataille des Thermopyles - l'épisode dépeint dans *300* - Thémistocle se mesurait aux Perses sur mer, au large de Salamine. C'est cette histoire que raconte *300: Rise of an Empire*. *300* avait rapporté plus de 450 millions de dollars au box-office mondial et avait donné un coup de jeune au péplum, à grands coups d'effets de styles - ralentis, couleurs saturées, rendu visuel proche du dessin - devenus la signature de Zack Snyder.

Après avoir fini d'écrire le scénario de *300: Rise of an Empire*, le cinéaste s'est retrouvé en pleine pré-production de *Man of Steel*. «Il était impos-

sible pour moi de le faire. Et cela a été une grande décision de se dire "OK, on devrait sans doute chercher un autre réalisateur"», explique Zack Snyder. Il a donc confié les clés du film au réalisateur israélien Noam Murro - qui s'est fidèlement plié au style de *300* - et n'a conservé que sa casquette de producteur. L'opus 1 s'étant terminé dans un bain de sang, on ne retrouve quasiment aucun de ses personnages si ce n'est l'implacable roi des Perses Xerxès, interprété par le Brésilien Rodrigo Santoro.

➤ **Artémise : «Elle est complètement cinglée»**

«Il fallait que je sois cohérent avec ce que j'avais fait dans le premier film, déclare l'acteur. Mais en six ans, j'ai changé, j'ai une façon différente de voir les choses. Et c'était un vrai défi de jouer le même personnage avec une nouvelle approche.» Si la brochette de musculeux acteurs (parmi lesquels Sullivan Stapleton, alias Thémistocle) apporte au film sa dose de biceps et de testostérone, ce sont les

personnages féminins qui font tout le sel, notamment Eva Green dans le rôle d'Artémise, bras droit de Xerxès et chef de son armée.

«Ce n'est pas si fréquent de voir des femmes de caractère se battre dans un film d'action, et c'est plutôt sympa. Artémise est comme un homme dans un corps de femme. Elle est culottée et courageuse», dit-elle. Victime d'atrocités pendant son enfance, Artémise «s'est construit une armure pour survivre», observe Eva Green. «Mais elle est mue par une vengeance qui l'aveugle et l'obsède. Elle est complètement cinglée.»

Très à l'aise dans son rôle de «méchante», l'actrice de 33 ans - qu'on a vu dans *Innocents - The Dreamers*, *Dark Shadows* ou en James Bond Girl dans *Casino Royale* - n'a eu aucune hésitation à assumer les excès de son per-

sonnage. «Noam (Murro) adore l'opéra, il en mettait sur le plateau. Il voulait que nous n'ayons pas peur d'être théâtraux. Dès le début, il nous a dit d'y aller à fond et de ne pas jouer de façon naturelle. C'est courageux», remarque-t-elle. L'actrice a de nombreuses scènes de combat et reconnaît que l'entraînement a été dur. «Je suis tellement peu sportive que c'était un vrai défi. Au final, vous vous sentez très puissante, mais pas au début, dit-elle. Mais après un temps, j'étais très fière de moi et c'était formidable. J'ai adoré ça.»

300 : Rise of an Empire, de Noam Murro.

Actuellement à l'Utopolis Belval (Esch) et l'Utopolis (Luxembourg), mais aussi au Starlight (Dudelange), Prabbeli (Wiltz), Sura (Echternach), Kursaal (Rumelange) et Ariston (Esch).



Boyd dans la peau de Bond



À la demande de la famille de Ian Fleming, le créateur de James Bond, le romancier britannique William Boyd envoie, avec *Solo*, l'agent 007 en mission en Afrique. Avec ce livre, l'auteur à succès réinvente l'agent au service de sa Majesté.
Lire en page 34

L'Andy Warhol de la Chine



Il s'est fait connaître dans le monde avec ses étonnantes photographies où, tel un caméléon, il se fond dans le décor. Liu Bolin est un artiste à part qui continue de pointer du doigt tous les travers de la Chine moderne. Son gigantesque poing en fer en témoigne.
Lire en page 40

Un de Vinci valant 45 livres

C'est un petit panneau de noyer sur lequel est peinte une figure représentant un Christ béni, un thème dit «Salvator Mundi». En 1958, la maison Sotheby's l'avait vendu pour 45 livres sterling. Or, selon le *New York Times*, la même maison viendrait de le revendre, en 2013, lors d'une transaction privée et donc secrète, pour une somme comprise entre 75 millions et 80 millions de dollars. C'est qu'entre-temps, la toile, restaurée et repeinte, a été identifiée comme une œuvre de Léonard de Vinci. Depuis 1900, l'œuvre était considérée comme une copie d'un original de Boltraffio, un disciple de Léonard de Vinci. Jusqu'à son acquisition par deux marchands d'art au milieu de la décennie 2000, Robert Simon et Alexander Parish.

007, version William Boyd

À la demande de la famille de Ian Fleming, le créateur de James Bond, le romancier britannique William Boyd envoie, avec *Solo*, l'agent 007 en mission en Afrique.

L'écrivain William Boyd et James Bond incarnent chacun dans leur genre la quintessence de l'esprit britannique, ce qui donne un éclat tout particulier aux énièmes aventures de 007, dans lequel l'auteur à succès réinvente l'agent au service de sa Majesté.

De notre correspondant à Paris, Serge Bressan

Le grand, le seul, l'unique est de retour! Oui, l'agent 007, celui qui envoie de bons baisers de Russie, qui est au service de sa Majesté, qui a un pistolet d'or, celui dont le nom est Bond... James Bond, s'installe à nouveau en librairies pour une nouvelle aventure. C'est *Solo*, signé par le grand écrivain britannique Wil-

liam Boyd. Auteur de douze romans remarquables (parmi lesquels *Comme neige au soleil* en 1985, *Les Nouvelles Confessions* en 1988, *Brazzaville Plage* en 1991, ou *À livre ouvert* en 2002), il a donné suite à la demande de la famille de Ian Fleming, le créateur du personnage en 1952, qui voulait fêter le cinquantième anniversaire de sa mort.

Ça tombait bien puisque Boyd raconte que les héritiers «savaient que je connaissais bien l'œuvre de Fleming. J'en ai même fait un personnage de l'un de mes romans, et que j'aimais le genre pour avoir déjà écrit deux romans d'espionnage, *La Vie aux aguets* et *L'Attente de l'aube*. Et, ironie de la vie, il se trouve que je connais trois acteurs

qui ont interprété Bond, Sean Connery, Pierce Brosnan et Daniel Craig».

Un méchant à la Tarantino

Une fois accepté la proposition, Boyd reçoit son «ordre de mission» : respecter la tradition «bondienne» tout en ayant une grande liberté pour les lieux et l'époque. Dans la foulée, l'écrivain britannique relit les douze romans et les deux recueils de nouvelles de Ian Fleming – il anote tout ce qui caractérise James Bond, il va même jusqu'à pointer le nombre de verres que l'agent 007 boit dans un roman et découvre que celui-ci n'est jamais vraiment allé en

mission en Afrique. Donc, Boyd envoie Bond en Afrique en solo... Ainsi, sous la plume de William Boyd, on retrouve James Bond, il a 45 ans, il y a la guerre en Afrique en 1969 (l'auteur a grandi et vécu au Ghana et au Nigeria)...

En ouverture du roman, l'agent secret est plongé dans un cauchemar. Il se revoit en Normandie en 1944, il avait alors 19 ans et appartenait à un commando d'élite de la Marine. Un épisode de la vie de 007 inventé totalement par l'écrivain qui a mélangé les vies de l'agent secret et de son créateur Ian Fleming. Au fil du récit, et Boyd en est fier, on remarque aussi une grande fidélité de l'auteur de *Brazzaville Plage* au monde de Fleming, attentif au quotidien

aux chaussures, vêtements, nourriture, café... et qui, le premier, a cité des marques de produits (Rolex, Guerlain, Taittinger, Johnnie Walker...) dans ses livres.

Et puis, des effluves de Shalimar, un parfum Guerlain. À l'hôtel Dorchester à Londres, Bond croise une Irlandaise – sublime et froide comme se doit d'être une «James Bond girl». Bryce Fitzjohn a dix ans de moins que lui, et invite 007 à une fête chez elle. Elle s'appelle aussi Astrid Ostergard. Pourquoi?, s'interroge Bond quand il est appelé par son chef M pour une mission. Direction le Zanzarim, petit État d'Afrique occidentale et ancienne colonie britannique – «un décalque à peine dissimulé du Nigeria de 1969, où je vivais justement à cette époque», avoue Boyd.

Que doit faire Bond là-bas? Mettre fin au conflit qui oppose deux tribus, les Lowele et les Fakassa, sur fond de trafic d'héroïne et de bagarres pour les richesses pétrolières du sous-sol. Évidemment, pour toute arme, Bond n'a que sa trousse de toilette et, arrivé sur place, se présentant journaliste, il a rendez-vous avec son contact, E.G. Ogilvy-Grant, superbe métisse de mère lowele et de père écossais. Ils boivent quelques whiskys, font l'amour – rien que du classique pour Bond... – et voilà qu'apparaît Kobus Breed.

Le méchant très méchant, gueule d'atmosphère avec un œil qui ne clique jamais. Un personnage tout droit sorti d'un film de Quentin Tarantino et qui termine ses victimes en les suspendant par la mâchoire à des crocs de boucher. Très fidèle à la tradition créée par Ian Fleming et, en même temps, follement libre dans la gestion de ses personnages et de l'action, avec *Solo* William Boyd remet à l'honneur et au goût du jour l'agent très spécial qu'est James Bond.

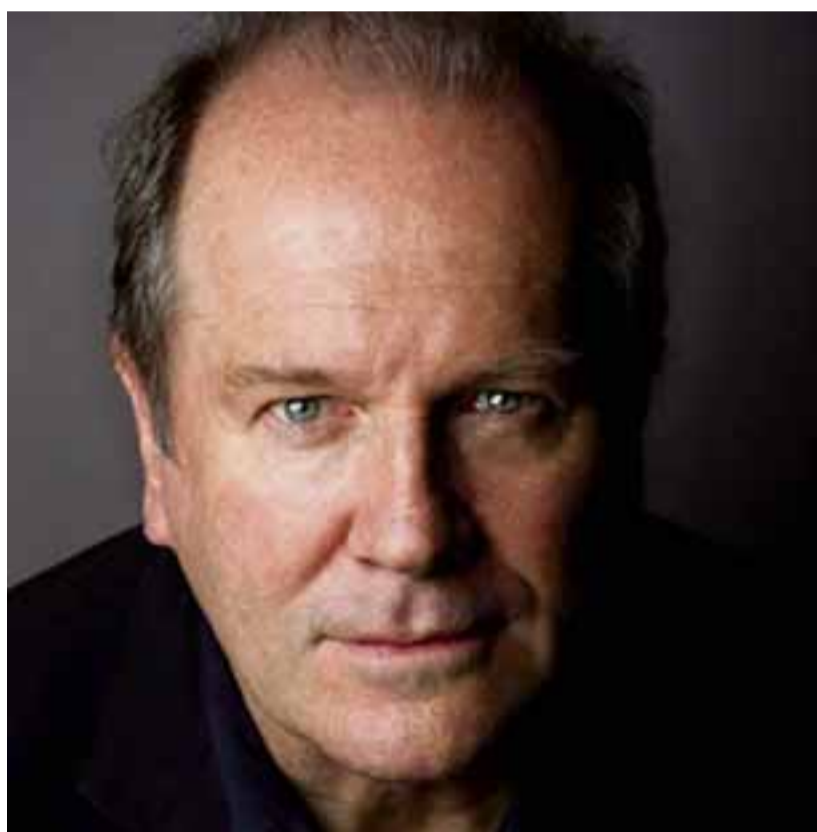
Solo, de William Boyd. Seuil.

Fleming, Boyd et les autres...

Alors responsable à l'étranger des journaux du groupe Kemsley (qui édite, entre autres, *The Daily Express* à Londres), Ian Fleming a créé le personnage de James Bond en 1952. De son employeur, il avait obtenu un contrat lui accordant deux mois de vacances par an. Durant cette période, il filait dans sa villa «Goldeneye» en Jamaïque et écrivait un livre. Ainsi, de 1953 à sa mort en 1964, l'auteur publiera douze romans et un recueil de nouvelles, *James Bond en danger* (1960) – un second- *Meilleurs vœux de la Jamaïque*, paraîtra à titre posthume en 1966 – des aventures de l'agent 007. La saga Bond, version Fleming, a donc débuté avec *Casino Royale*. Ont suivi : *Live and Let Die* (1954), *Moonraker* (1955), *Diamonds Are Forever* (1956), *From Russia with Love* (1957), *Dr No* (1958), *Goldfinger* (1959), *Thunderball* (1961), *The Spy who Loved Me* (1962), *On Her Majesty's Secret Service* (1963), *You Only Live Twice* (1964) et *The Man with the Golden Gun* (1965).

À la mort de l'auteur, la famille Fleming (détentrices des droits littéraires de la saga Bond) a demandé à d'autres écrivains de poursuivre la série. Ainsi, c'est Kingsley Amis – sous le pseudonyme de Robert Markham – qui, en 1968, publie *Colonel Sun*. Ensuite, il y aura John Gardner et Charlie Higson. Puis, c'est une première, un auteur américain, Raymond Benson, signera à partir de 1997 douze nouvelles aventures de l'agent 007, dont *Demain ne meurt jamais* (1997) ou encore *Meurs un autre jour* (2002). En 2008, retour en Grande-Bretagne avec Sebastian Faulks qui, pour le centenaire de la naissance de Fleming, publie *Devil May Care* (en VF : *Le Diable l'emporte*). En 2011, c'est Jeffery Deaver qui signe le très banal *Carte blanche*. Et en ce début 2014, pour le cinquantième anniversaire de la mort du créateur de James Bond, William Boyd a écrit *Solo*. Qui sera le prochain? Seule certitude, Bond sera de retour en 2016 et sur grand écran, incarné encore par Daniel Craig.

S. B.



«Quand je dis que j'écris la nouvelle aventure de James Bond, les gens me demandent si Daniel Craig va jouer dedans», résume William Boyd.

Shanghai est à l'honneur au salon du Livre de Paris

Dix-sept écrivains de Shanghai, ville invitée du salon du Livre de Paris au côté de l'Argentine, viendront faire découvrir au public, du 21 au 24 mars, le nouveau visage de la littérature chinoise. La «Perle de l'Orient», qui a fasciné de nombreux auteurs français, de Rimbaud à Malraux, inspire tout autant les écrivains chinois invités, qu'ils soient connus à l'international ou de jeunes talents, dont certains ne sont pas encore traduits en français, précisaient mardi les organisateurs.

Le public pourra aller à leur rencontre sur un espace de 300 m², avec une librairie thématique et un programme de tables rondes. Une délégation d'éditeurs de Shanghai viendra également à la rencontre des éditeurs français. Cet événement est organisé en partenariat avec le S.P.P.A. (Shanghai Press & Publication Administration) et l'Institut français. Les auteurs présents seront les romanciers Bi Feiyu, Cheng Xiaoying, Jin Yucheng, Li Er, Lu Nei, Liu Zhenyun, Sun Ganlu, Xiao Bai, Zhao Lihong et les romancières Chen Danyan (également jeunesse), Huang Beijia (roman, jeunesse), Qin Wenjun (jeunesse), Teng Xiaolan, Wang Anyi, Yuan Xiaoyi (poésie, essai), Zhou Jianing et Zhu Xiaolin.

www.salondulivreparis.com

Aller à l'essentiel

Avec de courts textes, *La Grande Vie*, de Christian Bobin, chante la gaîté et la joie.

Récemment, il avait publié un délicieux et enchanteur recueil joliment titré *L'Homme-Joie*. Avec son nouveau livre, *La Grande Vie*, Christian Bobin rappelle, l'air de rien, qu'il est clairement un des meilleurs écrivains francophones. Voilà un auteur qui peut écrire : «Il y a des livres qui agissent même quand ils sont fermés», ou encore «Si mes phrases sourient, c'est parce qu'elles sortent du noir».

Voilà peu, rendant compte de cette *Grande Vie*, un critique parisien évoqua Bobin en «Frère lumière», précisant : «Chanter la vie n'est donc pas simple. Christian Bobin s'y efforce depuis son premier livre.» Dans son nouveau texte, cri manifeste, il constate, s'interroge, fulmine calmement et contre ce lien perdu avec le passé, ce monde sans mémoire, cette électronique qui a fait du livre un objet obsolète alors qu'il devrait être, toujours, un passeur de plaisir, de savoir...



Christian Bobin.

Aujourd'hui, en ce XXI^e siècle balbutiant, le monde bruisse de brutalité, de violence... Pour bon nombre de personnes, la brutalité et la violence sont inhérentes à la condition humaine. Bobin, lui, suggère l'apprentissage de l'allègement. La gaîté et la joie. Et nous assure : «J'ai entrevu assez du paradis pour comprendre qu'il peut être partout...» Évidemment, et on s'en douterait à moins, l'auteur de *La Grande Vie* est taxé par certains de «mièvre». Lors d'une émission radio en 2013, il avait répondu à la critique : «Non, je ne suis pas mièvre. Je parle de l'essentiel, tout simplement. Et l'essentiel, c'est la vie la plus nue, la plus rude, celle qui nous reste quand tout le reste nous a été enlevé. Je ne fais pas l'apologie de quelque chose qui serait simplet.»

En de courts textes réunis dans ce recueil, Christian Bobin chante la vie avec ceux qui l'accompagnent sur son chemin (de croix?), parmi lesquels Marceline Desbordes-Valmore, Friedrich Hölderlin, Sören Kierkegaard, Pierre de Ronsard, Ernst Jünger ou encore Marilyn. Oui, Marilyn Monroe, «martyre du sourire qui tendait une gaîté volatile sur la petite assiette de son visage». *La Grande Vie* – «le plus haut bien même si elle nous broie» – un livre, donc, pour aller à l'essentiel.

La Grande Vie, de Christian Bobin. Gallimard.

La belle insouciance

Un roman léger pour réveiller l'enfant qui est en nous : *L'Été des lucioles*.

En trois mots, il définit son quatrième roman : «Lumineux, mystérieux, sensible...» Salué l'an passé pour *Au pays des kangourous*, Gilles Paris est de retour en ce début d'année avec *L'Été des lucioles*, son quatrième roman en une vingtaine d'années... Une fois encore – c'est la marque de fabrique de l'auteur – c'est un enfant d'une dizaine d'années qui parle, qui écrit. Chez Victor Beauregard, 9 ans, il y a une belle insouciance.

Le père habite Paris, n'est pas là mais pas vraiment absent (un thème récurrent chez Paris), le gamin vit avec sa mère (dont le père est toujours amoureux) qui partage ses jours et ses nuits avec ses livres et Pilar, une peintre sud-américaine coincée entre sa vie française et son désir inavoué de retour en son Argentine natale. Ils sont de Bourg-en-Bresse, département de l'Ain; passent des vacances à Roquebrune-Cap-Martin sur la Côte d'Azur toujours dans la même résidence depuis cinq ans.

Et Gilles Paris, de résumer le tout : «Un père qui refuse de grandir, une mère qui a choisi une autre femme comme compagne, une sœur adolescente qui fait des fugues et court après les garçons : quel modèle familial!» Donc, cet été-là, dans le jardin, Victor découvre de petites lucioles – il les compare à des «guirlandes lumineuses». Et c'est là qu'il comprend sa grande sœur Alicia en quête d'un garçon pour partir. C'est



Gilles Paris.

là aussi qu'il s'amuse avec son copain Gaspar; rencontre Tom et Nathan, les jumeaux «corbeaux» tellement étranges avec qui il découvre un autre monde. C'est là enfin qu'il y a son amoureux, si joliment pré-nommée Justice – une petite fée chaperonnée par la sorcière Augusta toute de noir vêtue.

Sur le bandeau de couverture de *L'Été des lucioles*, il est écrit : «Cette histoire réveillera l'enfant qui sommeille en vous.» Le livre refermé, un constat : la promesse a été tenue. Dans un exercice on ne peut plus périlleux (écrire comme un enfant, sans que le résultat ne sonne faux), Gilles Paris se montre une fois encore parfaitement à l'aise. Et signe, avec allégresse et légèreté, un conte d'enfant pour les grands...

L'Été des lucioles, de Gilles Paris. Éditions Héloïse d'Ormesson.